Document généré le 12 oct. 2024 03:59

Politique et Sociétés

Hobbes et le désir des fous. Rationalité, prévision et politique, de Dominique Weber, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Expériences et raisons », 2007, 549 p.

Jérémie Duhamel

Volume 28, numéro 3, 2009

La politique de la reconnaissance et la théorie critique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/039010ar
DOI : https://doi.org/10.7202/039010ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)
1703-8480 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Duhamel, J. (2009). Compte rendu de [*Hobbes et le désir des fous. Rationalité, prévision et politique,* de Dominique Weber, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Expériences et raisons », 2007, 549 p.] *Politique et Sociétés*, *28*(3), 212–215. https://doi.org/10.7202/039010ar

Tous droits réservés © Société québécoise de science politique, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Hobbes et le désir des fous. Rationalité, prévision et politique
de Dominique Weber, Paris, Presses de l'Université
de Paris-Sorbonne, coll. « Expériences et raisons », 2007, 549 p.

Depuis une vingtaine d'années, les études hobbesiennes ont fait un retour en force sur la scène intellectuelle française. Ce tournant, que d'aucuns font coïncider avec la publication, en 1987, de l'ouvrage important d'Yves Charles Zarka, intitulé *La décision métaphysique de Hobbes. Conditions de la politique* ([2e éd.] Paris, Vrin, 1999), ouvrit la porte à des avancées notoires aussi bien sur les plans herméneutique, philologique et historique qu'aux chapitres de la traduction et de l'édition critique de l'œuvre du philosophe anglais. Dans la foulée de cet important renouveau, Dominique Weber, que l'on connaissait déjà en raison de sa très belle traduction des *Elements of Law* (Paris, Le Livre de Poche, 2003), nous propose ici une traversée érudite de l'œuvre hobbesienne à partir d'un problème particulier afférent à ce qu'il est convenu d'appeler son anthropologie. Son enquête part de la question de savoir comment Hobbes réussit à combiner la reconnaissance de l'homme comme corps orienté par la recherche de la puissance et le projet de fonder la loi morale et politique sur la base de l'apprentissage et de la docilité. Le problème est le suivant : être de désir, l'homme se présente comme un champ de forces variables, traversé de puissances pouvant se heurter brutalement et susciter de graves délitements des dimensions temporelles. Présentées comme pathologies propres de l'homme, les défaillances temporelles du désir appellent une théorie de la folie dont l'auteur fait le pari, astucieux à plus d'un titre, qu'elle jette une lumière particulièrement éclairante sur les conditions de possibilité et d'effectivité de l'équilibre interne de l'homme et d'un État qui trouve, par surcroît, à s'instituer à travers la reconfiguration du sens du délai eschatologique. L'hypothèse de D. Weber est qu'il est possible de voir dans la folie le véritable foyer de l'anthropologie hobbesienne et de proposer sur cette base une nouvelle lecture des principes directeurs de la philosophie politique de Hobbes.

Dans le premier chapitre, l'auteur s'emploie à montrer, contre l'interprétation multiséculaire remise au goût du jour par Eric Voegelin, que Hobbes développe moins une anthropologie de l'amour-propre qu'une anthropologie du désir centrée sur la question du temps et du futur. Pour Hobbes, l'homme se caractérise en effet par un désir qui cherche par tous les moyens à se renouveler, c'est-à-dire, pour reprendre les termes du *Léviathan*, à « rendre à jamais sûre la route de son désir futur ». Or, dans un monde où prévalent l'incertitude et l'anxiété que suscite l'imprévisibilité de l'avenir, le philosophe affirme, comme on sait, que ce n'est qu'en portant sur la puissance que cette condition pourra

être satisfaite. Si Hobbes pense à quelque chose comme l'amour-propre, D. Weber indique que ce ne peut donc être que sous la forme du désir de puissance : « s'aimer, c'est aimer désirer et c'est aimer désirer la puissance qui permet de continuer à désirer » (p. 77). Le problème précis posé par l'amour-propre ainsi entendu concerne donc la détermination des moyens adéquats de réalisation des désirs. Plus généralement, la référence au désir de puissance fait signe vers le problème de l'action humaine en général et de l'action politique en particulier : celui de l'articulation entre la réalisation des objectifs à long terme et celle des objectifs immédiats des intérêts individuels. Plutôt que de condamner l'amour-propre en raison de son incompatibilité avec la vertu collective (à la façon de Francis Bacon) ou d'y voir un ferment d'autoorganisation des intérêts individuels (à la façon de Bernard Mandeville), l'auteur du *Léviathan* chercherait plutôt à lui faire adopter le bon instrument optique, c'est-à-dire celui qui est capable de faire calculer à l'individu le meilleur usage dans le temps futur de la recherche de la puissance. L'originalité de Hobbes étant, nous rappelle l'auteur, de soustraire l'amour-propre aux schémas de réglementation individuelle pour parvenir à une discipline publique, l'instrument qu'il convient d'adopter pour assurer la « continuelle marche en avant du désir » réside dans l'édification de l'État souverain absolu. D. Weber montre ainsi que, pour le philosophe anglais, « désirer la puissance revient en réalité, pour un esprit naturel réglé, à désirer un tel État, qui peut seul faire sortir les hommes de l'état de pure nature et ainsi protéger mais aussi démultiplier, de la façon la plus structurée, la puissance des hommes » (p. 102).

Pour le philosophe de Malmesbury, c'est par la prise en compte des lois de nature que chacun peut s'élever au-dessus de la considération exclusive et restrictive de son intérêt à court terme et prendre conscience des avantages à plus long terme qui résulteront de la limitation de sa liberté naturelle. Un tel mouvement peut cependant échouer, et Hobbes n'a de cesse d'essayer de comprendre et de faire comprendre pourquoi et comment un tel échec survient. Dans le deuxième chapitre, D. Weber s'efforce de montrer que c'est à la lumière de ce problème qu'il convient de comprendre la constitution de la théorie hobbesienne de la folie. En effet, si les hommes se révèlent incapables de prendre en compte les lois de nature, c'est parce que, ne réussissant pas, ou plus, à coordonner les dimensions du temps de leur action, l'emprise d'une passion particulière et exclusive les font sombrer dans la folie. La raison profonde d'un tel délitement temporel résiderait alors dans les troubles de la prédiction du futur, comme en témoignent tout particulièrement toutes les formes de folie dont les discours délirants des faux prophètes sont l'expression et le véhicule. De fait, en opérant une totalisation exclusive et délirante des temps dans un futur abstrait de la trame temporelle, tous ces discours (eschatologique, astrologique et enthousiaste) ont pour effet de rompre et ainsi d'annuler la liaison réfléchie des trois instances de la temporalité. Les analyses de D. Weber nous permettent alors de mieux comprendre le

rapport qui s'établit entre ces formes de folie et la sédition, le propre du séditieux étant précisément de cultiver chez les hommes une puissance qui ne sait pas calculer des effets à terme. L'auteur montre ainsi de façon convaincante que, chez Hobbes, vouloir diviser et désunir le souverain, c'est nécessairement désorganiser le temps qui vient : si toutes les formes de maladies politiques sont des manières de diviser le pouvoir souverain, une telle division est induite, d'une façon ou d'une autre, par un délitement des dimensions du temps.

Face aux puissants mécanismes de la sédition, la nosologie politique du chapitre XXIX du *Léviathan* a donc une fonction très précise que D. Weber s'emploie à mettre en lumière dans le troisième chapitre : montrer que, parce qu'il est toujours exposé à la maladie et à la mort, la conservation du *Léviathan* exige la présence de sujets rationnels, c'est-à-dire des sujets disposés à comprendre la nécessité et la valeur des lois civiles. Or ce qui pose problème, c'est que, pour Hobbes, la raison n'est pas une donnée naturelle et que le développement de la rationalité est indissociable du développement de l'institution politique. C'est la raison pour laquelle il doit placer au cœur de sa réflexion la question de la « docilité » : l'homme n'est sociable que par institution et par discipline, ce qui suppose un apprentissage que la science civile a pour fonction de définir. Pour contrecarrer la sédition et guérir les délires de l'espoir mal calculé et de la prédiction, bref pour que les hommes n'oublient pas les raisons du respect qu'ils doivent à l'État souverain, il s'avère nécessaire de faire de l'homme rétif un sujet « docile », c'est-à-dire un sujet susceptible à la fois d'apprendre et d'obéir à la loi. D. Weber montre que, chez Hobbes, l'institution de l'État a partie liée avec un apprentissage qui est d'abord un apprentissage de la vision – vision des conséquences lointaines de ses actes et des conditions et prémisses de la perpétuation de la stabilité sociale. À rebours de l'interprétation de Carl Schmitt, l'auteur montre enfin que, loin d'être un pur mécanisme formel de production et d'application des normes, aveugle quant à leur contenu et oublieux de la légitimité qui les fonde, le *Léviathan* repose sur un partage des fictions juridiques qui constitue un élément essentiel de la docilité des sujets. Aussi comprenons-nous mieux l'hypothèse suggestive de D. Weber selon laquelle

> Tout l'enjeu de la philosophie politique de Hobbes semble dès lors se jouer dans le passage, au sein d'un cadre conceptuel nécessitariste, d'un régime à un autre du discours sur l'avenir : du régime de la prophétie et de la prédiction qui suscite les craintes ou les calme illusoirement, au régime politico-juridique de la promesse et de l'engagement suivi d'effet. (p. 23)

L'intérêt de cet ouvrage tient d'abord à l'examen rigoureux de la question de la temporalité dans l'anthropologie de Hobbes et à sa tentative de relire et d'évaluer à son aune les principes recteurs de sa philosophie politique. Le lecteur appréciera également l'effort de l'auteur visant à restituer le dialogue entre Hobbes et ses contemporains à propos de la théologie, de la jurisprudence, de la médecine, de l'astrologie, de

la mécanique ou de l'optique. La volumineuse bibliographie (de plus de 110 pages) constitue un outil fort utile qui sera apprécié aussi bien par le spécialiste que par le néophyte ou le dilettante. Il en va de même de l'apparat critique, particulièrement généreux, à l'exception peut-être de la littérature secondaire de langue anglaise, qui aurait bénéficié d'une attention plus importante. Plus généralement, son enquête constitue une somme qui nous permet de jeter une lumière nouvelle sur l'une des tensions constitutives de la modernité, à savoir le développement d'un nouveau régime de normativité dans un contexte de libération des passions traditionnellement tenues en bride. Tel qu'il est présenté par D. Weber, le prisme hobbesien nous permet en effet de voir que la connaissance des passions permet l'accroissement de la prévisibilité de la conduite humaine, en ce qu'elle conditionne l'application de dispositifs de contrôle et de discipline des individus. Pour qui s'intéresse à l'un ou l'autre de ces problèmes, cet ouvrage constitue désormais une référence incontournable.

Jérémie Duhamel
Centre de recherches politiques Raymond Aron, EHESS, Paris.

Pourquoi Hiroshima ? La décision d'utiliser la bombe atomique
de Barthélémy Courmont, Paris, L'Harmattan,
coll. « Raoul-Dandurand », 2007, 461 p.

Pourquoi Hiroshima ? En effet, la question se pose encore aujourd'hui, car la destruction de la ville par une bombe atomique en 1945 n'était peut-être pas nécessaire pour obtenir la reddition du Japon. Dans son ouvrage, Barthélémy Courmont rassemble une quantité impressionnante d'informations pour éclairer le processus qui a amené les Américains à prendre la décision d'utiliser l'arme atomique pour la première fois de l'Histoire.

Le livre débute par une description des effets concrets de la bombe (chapitre 1). Cet examen est utile car il montre de manière détaillée les conséquences réelles à court et à long terme de l'explosion. Il aide également à comprendre les analyses que l'auteur propose ensuite des aspects politiques, économiques et moraux de la tragédie d'Hiroshima. Dans la même section, l'auteur décrit également de quelle manière le bombardement a été perçu à l'époque. On peut ainsi découvrir comment les contemporains ont pu avoir une vision déformée de la réalité de la bombe : exagération de son effet par les uns et tentative d'en nier l'existence par les autres, stupéfaction, cris de victoire, euphorie, délire, etc.